

Christian Soleil

# Kyoto Tower

ou

*Le temps où  
je dois plaire aux morts*





Christian Soleil

# Kyoto Tower

*ou*

*Le temps où je dois plaire aux morts*

Éditions EDILIVRE APARIS  
75008 Paris – 2010

[www.edilivre.com](http://www.edilivre.com)

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : [actualites@edilivre.com](mailto:actualites@edilivre.com)

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4276-5

Dépôt légal : Octobre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

*« Quelle forme laisserai-je de moi ? Les fleurs  
du printemps, le coucou dans les collines,  
les feuilles d'érables de l'automne. »*

**Ryôkan (1758-1831).**



## **Dimanche 29 juin 2008.**

Un soleil rouge met l'aéroport de Lyon Saint-Exupéry à feu et à sang. Net comme une lame prête à fendre le ciel. Un spectacle d'apocalypse.

Une angoisse me noue le ventre. J'ai pourtant fait cent fois ce voyage. J'en connais chaque détail : le vol British Airways pour Londres, les quatre heures d'attente à Heathrow, le bar à *sushi* du terminal 3 où je tue le temps en avalant des tranches de poisson cru, la cohue de l'embarquement, puis le vol interminable jusqu'à Tokyo. Mais aujourd'hui, c'est différent.

A travers le hublot, des kilomètres au-dessus de la Sibérie, l'océan de nuages abolit le temps. Plus d'origine, plus de destination. La vie comme en apesanteur. Je me rétracte dans mon siège à la manière de certains vieillards à l'approche de la mort. La quête de l'essentiel. La solitude. Le silence. Il faut être mort à soi-même pour en arriver là. J'ai eu ma dose. D'autres préfèrent la dilatation. Pour ma part, je ne risque pas l'implosion. Je redeviens cendre. *Ashes to ashes.*

Narita airport. Nuages gris. Moiteur épaisse. Je reviens au pays. Ma décision est prise. Sur le quai du

Keisei Skyliner, je regarde les employés qui opèrent le ménage du train. Quelques secondes suffisent. Les sièges se retournent automatiquement pour se placer dans le sens de la marche. Le Japon que j'aime : vif, efficace, courtois, serviable.

### **Lundi 30 juin 2008.**

Dans le train qui progresse vers Tokyo, je retrouve des paysages familiers : chaque montagne, chaque forêt, chaque hameau me renvoie à un souvenir. Tel hameau où les maisons préfabriquées se serrent comme des hamsters. La silhouette d'un temple à peine entrevu. C'est un peu comme si toute ma vie était inscrite dans ce trajet d'une heure à peine. Je me surprends moi-même. Tout est dans tout et réciproquement. L'univers contenu dans un grain de sable. Pourquoi le Japon m'ouvre à ce point l'esprit, je l'ignore. Quand les lignes électriques se font plus denses, quand les immeubles se succèdent sans aucun souci d'aménagement du territoire, quand les routes se chevauchent dans un réseau inextricable : c'est Tokyo.

Je suis reçu comme un prince au *Sakura Ryokan d'Iriya*. J'y descends depuis mon premier séjour à Tokyo. Fidèle. La courtoisie s'est transformée en une sorte d'amitié distante avec les propriétaires. Distante, ou respectueuse. Ici, on ne pèse pas sur l'autre. Je prends une douche, vide ma valise, somnole une heure sur mon *futon*. Paré pour une errance dans Asakusa. Comme tous les vrais amoureux de Tokyo, je crois qu'il n'y a qu'à Asakusa qu'on peut encore respirer le parfum des jours d'Edo. Pourtant, la Shitamashi – ville basse, l'ancien quartier des artisans, des théâtres et de la vie nocturne – dont Asakusa est le cœur, a beaucoup souffert des bombardements de 1945.

Au temps des shoguns, le « petit peuple » vivait ici tandis que les seigneurs vivaient sur les hauteurs de la Yamanote. Aujourd'hui encore, les habitants d'Asakusa sont plus francs et plus simples que « ceux d'en haut ». Maisons basses, boutiques souvent bicentenaires, restaurants minuscules et étonnants et nombreux *matsuri* font d'Asakusa un des quartiers les plus visités non seulement par les touristes mais par les Japonais eux-mêmes.

Métro pour Ginza. J'ai besoin de retirer de l'argent et il n'y a pas de distributeur pour carte bleue internationale à Asakusa. Celui du bureau de poste de l'immeuble Tokyo Kotsu Kaikan est un des rares que je connaisse. Comme quoi rien ne change ! Autrefois Ginza était connu pour ses artisans qui frappaient l'argent. *Ginza* veut dire « corporation de ceux qui travaillent l'argent ». Le quartier est devenu en quelques années le plus cher de Tokyo, au plus fort de la bulle économique. Pas étonnant que les cafés, restaurants et magasins y soient hors de prix. On vient donc à Ginza pour faire du lèche-vitrine. C'est tellement vrai qu'une expression spéciale, *ginbura*, signifie « musarder à Ginza ».

A quelques pas de la station de métro Yûrakuchô, en direction de la gare de Shinkansen, il y a un magasin Muji où il m'arrive d'acheter un costume : net, sobre, simple comme un dojo zen. Juste en face, je prends un café au Pronto du coin, accompagné de délicieuses crêpes aux olives façon Okinawa. Au-dessus de ma tête, à perte de vue, les gratte-ciel de Tokyo étincellent dans l'azur, et les rayons de soleil sont renvoyés par un million de fenêtres. Je me penche en avant sur ma chaise pour contempler ce spectacle hallucinant. J'en sais long sur cette cité

phénix, resurgie des cendres de la Seconde Guerre mondiale, mais ici et maintenant, en cet instant, en chair et en os, elle ne me paraît pas tout à fait réelle. Qu'est-ce qui est réel ? Qu'est devenu, je me demande, le Tokyo de la guerre ? Où est passée la ville broyée par les bombes américaines ? Est-elle ensevelie là-dessous ? Vit-elle encore quelque part ? Tout est si différent de cette image sombre d'une relique ancestrale noircie de cendres, aux rues bombardées et grouillantes de cyclopousses, que je décide de considérer cette parade d'acier et de béton armé comme une réincarnation de Tokyo superposée à la ville authentique, au véritable cœur battant du Japon. Il faut mourir à soi pour vivre.

Le serveur me regard avec insistance. Il est jeune, branché, très professionnel, une énorme mèche de cheveux lui tombe jusqu'au menton. Il a deviné que je suis français. Au moment où je vais pour régler l'addition, il me propose de m'offrir un café. Il voudrait me poser des questions sur la France. Comment lui refuser ? Je n'en ai pas envie. Cela fait quelque temps que je m'efforce de tuer toute envie. Vais-je redécouvrir, après Oscar Wilde, que le meilleur moyen de résister à la tentation, c'est d'y céder ?

Plus tard, dans la nuit, les lumières de Shinjuku. Les néons multicolores qui clignent. Le vacarme infernal des billes de *pachinko*. Les voix des chanteurs dans les boîtes à *karaoke*. Les odeurs de *takoyaki* – beignets aux poulpe. Les bars où l'on tient à peine à quatre. Je pense, pourquoi diable ici ? à une chanson de Barbara : *Mon enfance...*

*J'ai eu tort je suis revenue  
Dans cette ville au loin perdu  
Où j'avais passé mon enfance.*

*J'ai eu tort j'ai voulu revoir  
Le coteau où glissait le soir  
Bleu et gris l'ombre du silence.*

J'aurai au moins réussi une chose dans ma vie : effacer mon enfance pour me reconstruire une jeunesse. Oublier le passé. M'inventer des racines. Il était naturel que je me choisisse une ville éternellement détruite et reconstruite, qui cache son âme derrière le renouvellement permanent de ses temples. Ai-je eu tort de revenir à Tokyo une nouvelle fois ? Je me suis forgé tant de souvenirs ici ! Shinjuku vit toujours la nuit ses heures les plus intenses. Les cadres, cravatés et joyeux, y viennent se saouler après le travail, offrant, vers minuit, un spectacle hallucinant, digne des orgies romaines. Dans Shinjuku Sanchôme, j'erre dans les ruelles mal éclairées. Je pisse dans les urinoirs de Shinjuku Park, prends un verre à la terrasse de l'Advocates Bar. Les ombres qui circulent ici sont jeunes, portent des tee-shirts moulants et des jeans déchirés. Au détour d'une ruelle, on croit apercevoir la silhouette de Mishima en route pour son club favori, The New Sazae. Mais ce n'est que son fantôme, jamais rassasié de vie, qui erre sans fin. *Je sais que la vie est courte, mais je voudrais être éternel.*

Les lumières et les musiques sirupeuses du grand magasin Takashimaya de Times Square me remettront peut-être les idées en place. Je décide d'aller y flâner avant de prendre le dernier métro pour Asakusa.

Minuit trente. Asakusa dort. Les échoppes ont fermé leurs rideaux de bois ou de métal. Les vieux lampadaires projettent une lumière falote sur le quartier. La tour d'Asakusa View Hotel domine le temple Senso Ji. Que de fois n'ai-je traversé Asakusa

Park sous le regard du grand Bouddha de pierre ! Je me souviens de ma première visite à Tokyo, il y a si longtemps déjà. J'avais marché dans la ville pendant des heures, époustoufflé par les gratte-ciel qui ressemblaient à des précipices de verre, par les panneaux publicitaires vantant cigarettes et alcools, par les voix métalliques, mécaniques qui, où que j'aie, descendaient du ciel comme s'il y avait là-haut des asiles de fous. Je marchais, marchais, désorienté comme une larve, slalomant entre les banlieusards, les cyclistes, les écoliers minuscules, solitaires, immaculés en costume marin, dont les cartables de cuir luisaient comme des élytres de scarabée. Je n'avais aucune idée des distances que je parcourais, ni des trajets que j'empruntais. Je sais qu'à un moment je me suis arrêté. La lumière du jour avait quitté la ville. J'avais l'épaule entamée par la sangle de mon sac de voyage et des ampoules aux chevilles. Je me trouvais dans le jardin d'un temple, environné d'érables, de cyprès, de camélias aux fleurs fanées qui mouchetaient l'ombre. Un endroit frais et silencieux, hormis le frisson occasionnel des prières bouddhistes de papier nouées aux branches par centaines. Ce fut alors que je vis, alignés sous les arbres dans un silence spectral, des rangs et des rangs d'enfants de pierre. Des centaines d'effigies, chacune coiffée d'un bonnet rouge tricoté à la main.

Etonné, je me laissai tomber sur un banc et soutins leur regard. Les statues étaient parfaitement alignées, certaines tenaient un cerf-volant ou une peluche, d'autres portaient un petit bavoir. Des rangs et encore des rangs de visage vides, mélancoliques me faisaient face. Ils avaient de quoi vous faire pleurer, ces enfants à l'air triste, aussi me levai-je pour rejoindre

un autre banc où je n'aurais pas à les regarder. J'ôtai mes chaussures, mes chaussettes. Avoir les pieds nus dans cette fraîcheur était délicieux. J'étirai les jambes et me dégourdis les orteils. A l'entrée du sanctuaire, il y avait une vasque d'eau. Elle permettait aux fidèles de se purifier les mains. Je m'approchai et utilisai la louche pour m'asperger les pieds. L'eau était si fraîche et si limpide que j'en pris un peu au creux de ma paume pour boire. En repartant vers mon banc, il me sembla que les enfants de pierre avaient bougé. Qu'ils avaient fait à l'unisson un pas en arrière comme s'ils étaient choqués par mon attitude en ce lieu sacré. Je les fixai un certain temps. Puis je regagnai le banc, tirai un paquet de biscuits de mon sac et me mis à grignoter.

Je n'avais nulle part où aller. Le soir était doux et le parc silencieux. L'immense tour de Tokyo, la fameuse Tokyo Tower, rouge et blanc, me dominait de toute sa hauteur. Dès que le soleil fut couché, des lampes s'allumèrent dans les arbres, et des sans-abris vinrent s'installer sur les bancs voisins. Ces vagabonds, si bas étaient-ils tombés, avaient apparemment tous un petit repas à manger, baguettes comprises, parfois dans une boîte *bento* laquée. Assis sur mon banc, je continuai à croquer mes biscuits tout en les observant. Ils me rendaient parfois mes regards entre deux bouchées de riz.

L'un d'eux était arrivé avec une pile de cartons, qu'il installa près de l'entrée du temple pour s'asseoir dessus. A l'exception d'un pantalon de survêtement immonde, il était nu, et son gros ventre était noir de crasse. Il passa un bon moment à me fixer en riant, comme un petit bouddha fou qu'on aurait roulé dans la suie. Je restai impassible, sur mon banc, à le

regarder en silence. Il me rappelait la photographie, vue dans un de mes livres, d'un Tokyoïte affamé juste après la guerre. La première année, pendant que le général MacArthur mettait en place son commandement allié, les Japonais s'étaient nourris de sciure et de glands, d'épluchures de cacahuètes et de feuilles de thé, de graines et de queues de potiron. Des gens mourraient de faim dans les rues.

On avait parlé « d'existence pousse de bambou » ou de « vie oignon » : chaque couche épluchée faisait pleurer encore un peu plus. Et même quand on réussissait à trouver à manger, on ne pouvait rien rapporter chez soi parce que la dysenterie avait envahi la boue des rues et qu'on risquait de la ramener du même coup. On voyait des enfants sur les quais, tout juste débarqués de la Mandchourie indépendante, qui transportaient les cendres de leurs parents dans des boîtes en glycine blanches suspendues à leur cou.

Les vagabonds n'étaient plus là quand je me réveillai le lendemain matin. Sur le banc d'en face, les jambes écartées, les coudes sur les genoux, un jeune Japonais qui devait avoir à peu près mon âge avait pris leur place et m'observait. Son tee-shirt délavé portait l'inscription « Voulez-vous coucher avec moi ce soir ? » et il avait autour du cou, attaché à une lanière de cuir, ce qui ressemblait à une dent de requin. Ses chevilles nues étaient bronzées et il souriait comme s'il n'avait jamais rien vu d'aussi comique que moi.

– Coucou, me dit-il en levant une main. Tu avais l'air tellement bien. Le sommeil de l'ange.

Je me relevai brusquement en faisant tomber mon sac de voyage. Je me frottai les yeux avec mes poings serrés. Il me tendait la main. « Salut, je m'appelle

Kosuke. » Je me présentai à mon tour, lui serrai la main comme on ne fait jamais au Japon, me penchai sur le côté pour ne pas avoir à le frôler et cherchai à tâtons mon sac sous le banc. Cela s'est passé le plus simplement du monde avec Kosuke. Le soleil était en train de se lever entre les arbres dans son dos et ses cheveux noirs m'apparurent brièvement en longues mèches astucieusement décoiffées, avec des vagues reflets sur sa nuque et autour de ses oreilles. Derrière lui, les petits spectres de pierre étaient debout en rangs, et les premiers rayons du soleil, qui effleuraient les branches au-dessus d'eux, faisaient scintiller la rosée qui couvrait leurs épaules et leurs bonnets. Au loin, les gratte-ciel reflétaient Tokyo, limpides comme des lacs souterrains.

Je me rappelle très exactement ce que je me suis dit alors, en considérant les enfants morts, enfin leur représentation de pierre. Je me suis dit : « Eux ont eu de la chance. Ils ont été désirés. Ils sont nés et morts trop vite mais ils ont été désirés et regrettés. Moi, si je ne m'étais pas accroché à la vie, tout seul, dès le début, on m'aurait tout simplement jeté dans une poubelle. Je suis condamné à rechercher le désir de l'autre. Mais il ne compensera jamais rien. »

– Je..., dis-je d'une voix faible. Je me suis endormi. J'étais trop fatigué.

– Tu n'es pas à l'hôtel ?

– Si, un *ryokan* à côté d'Asakusa.

– Tu viens d'arriver au Japon ? Vacances ?

– Oui.

Il rit.

– Il y a une chambre chez moi. J'habite à côté. Il y a beaucoup de chambres chez moi. Tu peux venir. Je